

INDUSTRIE.

Lecture

Développée par l'hon. A. N. Morin, dans les salles de la société dite MERCANTILE LIBRARY ASSOCIATION de Montréal, le 17 avril 1845.

DES ARTICLES EXPORTABLES FOURNIS PAR NOTRE PAYS ET DE L'IMPORTANCE POUR LES GENS DES VILLES D'EN ENCOURAGER LA PRODUCTION DANS LES CAMPAGNES.

Dans les villes populeuses de l'ancien monde, la plupart de ceux qui appartiennent aux classes inférieures et même aux classes moyennes, naissent, vivent et meurent sans porter leur attention sur ce qui existe en dehors de leur cité, dont beaucoup d'eux n'ont jamais franchi l'enceinte; plusieurs même croient sans doute que l'univers entier se compose d'agglomérations aussi denses que celle dont ils font partie. Pour les uns et les autres, le travail a pour mesure journalière la quantité d'objets indispensables qu'il leur procurera chez le commerçant du coin de la rue, ou au marché le plus voisin; ces sources sont pour eux intarissables lorsqu'ils ont le numéraire qui leur permet d'y puiser. Ils n'ont jamais vu croître et jaunir l'épi qui donne le pain, jamais peut-être observé la fane qui alimente le tubercule nourricier, jamais reposé leurs yeux sur les verdoyants pâturages qui engraisent les animaux dont la chair les sustente. Et dans ces classes, ceux-là même auxquels leur éducation, leur position, ou leurs moyens, ont appris à connaître et à distinguer mieux les sources de la production, et les divers canaux de transport et d'échanges qui la mettent à portée des besoins et des goûts variés des peuples, ont nécessairement avec le producteur des rapports très bornés et ne peuvent influencer qu'à un degré minime sur les résultats de ses efforts et de ses travaux.

Dans un pays comparativement nouveau comme l'est le Canada, les habitants des villes sont à cet égard dans une position bien supérieure. Le peu d'étendue de ces villes, l'accession constante d'habitants des campagnes qui viennent les peupler, les rapports habituels que cette accession crée et maintient, et plus que tout cela encore l'égalité des fortunes et des conditions ou du moins la tendance vers cette égalité, la possibilité de tenter plusieurs carrières, et l'organisation et la division moins parfaite du travail, sont des circonstances qui, nuisibles à d'autres égards, ont du moins l'avantage de nous faire connaître mieux notre pays, ses habitants, ses ressources, les moyens à adopter pour rendre ces ressources profitables tant aux habitants des campagnes qui en sont plus rapprochés, qu'à ceux des villes qui peuvent le mieux au moyen de son commerce faire attribuer une valeur rémunératrice aux divers produits. Si donc il n'est personne à peine dans nos jeunes cités qui n'ait les moyens de se rendre utile à soi-même et aux autres sous les rapports dont nous nous occupons, combien le peuvent davantage ceux qui me font l'honneur de m'écouter aujourd'hui, et qui, appartenant aux classes éclairées, animés par la bienveillance envers leurs semblables, remplis de zèle pour le progrès des lumières et l'avancement des sciences et des arts, capables de faire des sacrifices individuels à ces fins, ont déjà recueilli et recueilleront plus abondamment encore le fruit d'aussi nobles occupations.

Les moyens supérieurs que nous avons de connaître l'ordre et les bienfaits de la Providence dans l'économie de la société, d'aider cette Providence dans l'accomplissement de son œuvre, doivent être pour nous un sujet d'actions de grâces, et un encouragement à devenir, s'il est possible, plus charitables envers nos frères. Si j'eusse eu à traiter la partie morale du sujet, à faire voir tout ce que la relation mutuelle de villes et de campagnes peut inciter de bons sentiments et de bonnes actions, j'aurais eu devant moi un champ étendu; je serais moins sorti, en le parcourant, de mes études et de mes préoccupations passées, qu'en m'occupant de questions industrielles, trop étrangères peut-être à mes lectures et à mes entretiens, pour justifier ma témérité. Mais vivant au milieu d'une société mixte, ayant à m'adresser à des hommes avec lesquels je puis différer, et qui diffèrent peut-être entr'eux dans leur manière de voir, sur les questions de philosophie, de morale, de socialité, que nous aurions ensemble passées en revue, j'aurais craint de blesser sans le vouloir quelques-uns de ceux qui m'honorent de leur attention, et cette crainte seule m'eût mis à la gêne. Nous n'aurons pas à rechercher pourquoi l'auteur de tout bien, qui nous unit dans une même appréciation et un même partage de ses nombreux bienfaits, comme il nous unit dans un égal désir de faire ce qui est juste et bon, tel que chacun de nous le peut comprendre, n'a pas permis que nous eussions sur tous points des doctrines ou des prédilections communes. Nous allons vous placer sur un terrain neutre. Chacun de vous, Messieurs, connaît mieux que moi son ensemble et ses divisions. Je n'ai aucune prétention à la nouveauté dans les vues, à la perfection dans les détails; je n'aurai eu d'autre mérite que de présenter à votre mémoire et à votre intelligence quelques points de nos ressources agricoles et industrielles, en tant qu'elles peuvent tendre à produire des objets d'exportation, afin de nous permettre l'usage d'autres choses que nous recevons et dont nous ne saurions facilement nous passer, en même temps que la balance de notre commerce ne sera pas contre nous dans une proportion démesurée. Le gouvernement de la métropole a agi libéralement à notre égard en matière commerciale par plusieurs dispositions récentes: nos voisins ont dernièrement adopté des lois qui nous deviendront avantageuses à divers égards; nos canaux intérieurs, creusés à grands frais, vont bientôt nous rapporter le tribut attendu; un chemin de fer se projette qui, presque en toute saison, unira Montréal et l'Océan: l'occasion est favorable pour tenter de nouvelles branches de commerce, et pour faire fructifier davantage celles que nous possédons.

Vous n'êtes pas, Messieurs, de ceux qui croient qu'un capital commercial peut s'accumuler sans campagnes productives, sans population, sans industrie; vous savez que ce sont les campagnes qui forment les villes et non les villes qui créent les campagnes; vous admettez que nous tous, que les économistes rangent sous le terme de non-producteurs, prêtres, magistrats et hommes de profession, conservateurs de la morale, de la santé et des lois des peuples, ou marchands préposés à leur fournir à l'aide d'échanges multipliés des moyens faciles et économiques de profiter de l'abondance et de l'industrie des autres nations, nous ne vivons, médiatement ou immédiatement, que du surplus amassé petit à petit par les producteurs; et dans un pays encore presque sans manufactures ces producteurs se réduisent à peu de chose près aux hommes des

champs; vous savez que l'aisance et l'abondance parmi ceux-ci rejailliront sur vous, et qu'au contraire vous souffrirez de leur inertie et de leur pauvreté; nous ne serons donc après tout qu'égoïstes en les encourageant, en les aidant, en les mettant en rapport avec d'autres contrées et d'autres besoins; du moins, si à cause de nos habitudes, de l'instruction que requiert notre enfance, des méditations de notre âge mûr, des moyens d'action que nous maintenons au loin au dedans et au dehors du pays, nous tirons sur la masse commune plus largement que la plupart de nos concitoyens des campagnes, rendons leur de bonne grâce en renseignons utiles, en encourageons, en projets efficaces d'organisation et d'association, en contributions pécuniaires même lorsque nous le pourrons, ce que nous ne tenons en premier lieu que d'eux.

Quels sont les moyens que nous avons de remplir ce devoir? Nous le verrons dans le cours de ce petit exposé, au fur et mesure, et en conclusion. La méthode que je m'y suis proposée est de m'occuper d'abord des produits agricoles; en second lieu des produits des animaux domestiques ou dans l'état de nature; ensuite des ressources minérales inexplorées mais reconnues abondantes que le pays renferme; enfin des produits de nos forêts, ressources qui proprement nous appartiennent à nous; un mot sur les manufactures domestiques, un autre sur l'organisation de sociétés agricoles et industrielles, termineront la tâche.

Je commencerai donc par le blé, la plus importante des céréales, et l'emblème de l'abondance chez tous les peuples anciens et modernes des climats tempérés. Les variétés en sont nombreuses. Les ravages causés depuis plusieurs années par la mouche hessoise en ont diminué la culture; cependant l'assez grande abondance de la dernière récolte donne à espérer que ce fléau va disparaître. Son action est périodique; elle a été telle dans la Nouvelle Angleterre qui avant nous en avait souffert considérablement. Nous pouvons donc croire que le mal est sur son déclin. Remarqué d'abord dans la partie sud du District de Montréal, il s'est propagé à l'est et à l'ouest, mais beaucoup plus rapidement vers l'est, où sa marche progressive annuelle a été d'une douzaine de lieues. Il a atteint le comté de Rimousky, que l'on s'est habitué bien à tort, par suite de circonstances étrangères à notre sujet, à regarder comme une autre *ultima Thule*, comme un pays aride et sauvage. C'était pourtant là, indépendamment de l'exportation des bois sciés qui y a été plus considérable depuis plusieurs années que partout ailleurs, qu'on trouvait, et là seulement, il y a deux ou trois ans, assez de blé pour les besoins locaux, et au delà, indépendamment encore des autres commodités de la vie qui n'y manquaient pas. J'ai moi-même apporté de ce blé, d'une belle qualité, pour le semer dans ce District, et quoique je n'aie pas encore trouvé l'occasion de le faire, je m'attends à avoir plus tard, dans le résultat, la confirmation de la croyance que les grains apportés des climats froids dans un pays plus chaud ont une croissance plus rapide et viennent généralement mieux. Revenant à la mouche hessoise, le seul préventif direct qu'on ait annoncé, est de semer de la chaux en poudre sur l'épi lors de la floraison, temps où l'insecte dépose ses œufs dans la fleur naissante. C'est comme topique seulement que cette chaux peut agir, et l'efficacité du moyen est contestée. Mieux vaut s'abstenir de semer du blé, comme on l'a fait, et lorsque le mal est sur son déclin, ne